



PAR PATRICK DELARIVE
Homme d'affaires
et chroniqueur

BERNARD NICOD SE RACONTE À BILAN

«J'ai vraiment fait la connerie de ma vie»

Lorsque j'arrive au siège du groupe de Bernard Nicod, c'est la forte dynamique qui frappe. A l'étage, je tombe sur la légendaire Rita, l'assistante du boss depuis trente ans. Moins de quinze secondes plus tard, j'entre dans le bureau du mythique BN. J'aime bien ce mec. Il est clair, net, précis, rapide. Il est charismatique et intelligent. Il a aussi un côté enfant et joueur. Avec lui, on passe du coq à l'âne. Il parle d'immobilier quand soudain il raconte ses exploits à ski avant de rebondir sur Napoléon et les femmes. Dans son bureau de 200m², minutieusement rangé, des dizaines de piles de dossiers de 50 cm de haut remplissent tous les espaces. Aux murs, des photos de lui avec des célébrités, un drapeau suisse et d'autres souvenirs de vie. Cet espace ressemble presque à une œuvre d'art. Je lui demande où est son ordinateur. «Je n'en ai pas, j'ai tout dans la tête; le détail de 3000 immeubles.» Je crois comprendre comment il fait. Certes, il est intelligent, mais ce sont les dessins qu'il fait en permanence avec son stylo en or pour illustrer ses propos qui lui permettent probablement de mémoriser tant de données.

«C'EST UN GRAND TORT QUE D'AVOIR RAISON TOUT SEUL»

Lorsque je lui demande de me parler d'échec, il explose, il bondit sur sa chaise. «Ça forme le caractère, c'est du tonnerre. Pendant l'épreuve je me bats comme un spartiate! C'est magnifique.» Il a un côté combattant, même animal, Nicod. Et il rebondit sur la difficulté qu'auront les jeunes d'aujourd'hui à affronter la vie. «Ils ne pensent qu'aux loisirs. Ils ont 25 ans et lorsqu'ils se font embaucher, leurs premières questions sont les vacances, le salaire, la LPP. C'est de la connerie! Avant, il y avait au moins l'armée pour les endurcir un peu.»

Et ton meilleur échec, Bernard? Avant de se lancer, il précise qu'il n'y en a pas qu'un mais que celui qu'il va me raconter est le principal, le plus dingue et qu'il peut se résumer par ces mots: «C'est un grand tort que d'avoir raison tout seul.» 15 mars 1988, ceci, 21 mai, cela, 17 septembre, c'est ça! Je suis déçu, il ne se souvient pas de l'heure! «Le 17 septembre, j'avais la conviction absolue qu'on allait droit

au mur.» Mais personne ne le crut. Lui, il savait qu'une crise grave arrivait. Il compare son sentiment intuitif à celui d'un de ses amis qui a vécu un tsunami. «Il a vu la mer s'incurver sans comprendre exactement, mais il savait, comme moi en 1988, que quelque chose de catastrophique était en train de se produire.»

Le 3 janvier 1989, il décide de tout vendre. Il a 40 ans et possède un parc immobilier de 398 millions. Il en pèse 120. «J'ai fait la connerie de ma vie. Je n'ai pas écouté mon instinct.» La connerie, il l'explique: il prit rendez-vous avec ses banquiers pour leur expliquer son intime conviction et ses intentions. Il lui fut répondu qu'il ne devait pas se faire de soucis, qu'il avait un empire, que tout allait bien se passer, que tout était impeccable, 2-pécable. 3-pécable, je cite. Sa décision ne changea pas pour autant mais, rassuré, il en reporta l'exécution. En trois ans, les taux passèrent de 3,5 à 7% et les arrêtés fédéraux d'urgence entrèrent en vigueur. La perte de valeur fut de 28 milliards dont plus de la moitié en Suisse romande (ndlr: per capita supérieure à la crise US des subprime). Les prix chutèrent de 20 à 40% en quelques mois. «Entre 1990 et 1997, j'ai perdu 12 millions par an.» BN pesait 120 millions à 40 ans et à peine 20 millions sept ans plus tard. «A peine», ce sont ses mots et si un businessman dit cela, ça veut dire: plus rien!



«AUJOURD'HUI ENCORE, JE NE COMPRENDS PAS»

Il avait eu une intuition. Il avait une stratégie. Il voulait tout vendre pour mieux s'occuper de ses clients dans la crise. Il a toujours cru en lui, ce type. Alors pourquoi s'est-il fait avoir? J'essaie de savoir. Je lui demande s'il n'avait pas eu les c... de le faire, s'il avait craint pour son statut de roi de l'immobilier, s'il avait eu peur de perdre la reconnaissance acquise notamment auprès de sa famille dont il était le mouton noir? «Peut-être, j'sais pas. Aujourd'hui encore, je ne comprends pas. J'ai été un vrai con, je l'ai fait, mais partiellement seulement.» Avant de le quitter, je lui demande ce qu'il a retiré de l'épreuve de sa condamnation pour consommation de cocaïne, il y a quelques années. A quoi il me répond que les bêtises on les paie beaucoup plus chères lorsqu'on a du succès et que l'on est connu. «J'ai été dénoncé par quelqu'un de jaloux, c'est tout.» Je quitte BN après deux heures. J'ai passé un très bon moment. ■